
LES INFLUENCES ARABES

DANS

L'ART ROMAN

Quand les premiers romantiques parlaient de nos monuments du moyen-âge, ils en célébraient parfois la fantaisie « arabe. » Ils pensaient les rendre ainsi plus mystérieux et plus magnifiques. Comme ils ne connaissaient pas mieux l'art musulman que l'art chrétien, ils eussent été fort embarrassés de donner un corps à des impressions vagues comme un rêve. Ces précurseurs furent suivis de plusieurs générations de sévères archéologues qui analysèrent nos monuments et n'y découvrirent pas ces éléments arabes qu'avaient cru entrevoir leurs aînés. Mais il arrive parfois que l'instinct des poètes est plus clairvoyant que la science des savants. C'étaient les romantiques qui avaient raison. On ne saurait douter aujourd'hui, et, pour ma part, je ne doute pas que les architectes du moyen-âge n'aient imité plus d'une fois le décor des monuments de l'Islam. J'avais senti cela, il y a dix ans, dans la mosquée de Cordoue ; je le sentis plus vivement encore, il y a quelques mois, au Maroc. En parcourant ce pays de songe, où il semble qu'un nécromant fasse revivre pour vous la civilisation de Grenade, au temps de Boabdil, j'admire des monuments incomparables. C'étaient les minarets almohades, grandioses comme la puissance de ces sultans, dont l'empire s'étendait de Tunis aux portes de Tolède : la Koutoubia de Marrakech, dominée par trois boules d'or, couronnée de faïences bleues, serties dans la pierre comme des saphirs ; la tour Hassane de Rabat, « tour

vermeille, » qui se détache sur le blanc neigeux d'une ville lointaine. C'étaient les tombeaux des Saadiens, gracieux comme l'Alhambra, où toutes les voluptés de la vie semblent accompagner les sultans dans la mort. C'étaient les médersas de Fez, si belles, qu'elles font apparaître la méditation et l'étude comme la suprême poésie. C'étaient les portes des villes, les plus magnifiques peut-être qu'on ait jamais faites, majestueuses comme des portes romaines, mais revêtues de la tenture de fête des arabesques, décor exquis, qui est le salut au voyageur, le présent d'hospitalité au frère de l'Islam.

Toutes ces merveilles, certes, étaient nouvelles pour moi ; et pourtant, il m'arrivait, dans le décor d'une porte, dans le dessin d'un arc, de retrouver des formes qui m'étaient familières depuis de longues années. Était-ce un hasard si nos églises romanes nous montraient parfois les mêmes ornements que les minarets et les mosquées ? Fallait-il invoquer, comme on le fait, quand on ne sait rien expliquer, l'identité de l'esprit humain sous toutes les latitudes ? Je ne le pensai pas. Une étude plus attentive me fit entrevoir entre l'art chrétien et l'art arabe des ressemblances, entre le monde chrétien et le monde musulman des rapports que je voudrais indiquer ici.

I

Quand on visite Cluny, après avoir lu l'histoire de cette grande abbaye, qui fut, comme dit Viollet-le-Duc, « la mère de la civilisation occidentale, » on est tristement surpris de n'y plus voir debout qu'un clocher et le bras d'un transept. Voilà ce que des entrepreneurs de démolitions, qui eussent été les vandales les plus sacrilèges du ^{xix}^e siècle, s'ils n'en eussent été les plus ignorants, ont laissé subsister de la plus illustre des églises romanes de la France. Ces restes pourtant permettent de deviner la beauté de l'ensemble. Ce fragment de transept, avec sa voûte suspendue à trente-trois mètres de haut, est plein de grandeur : l'art gothique n'a pas plus d'élan. Les divisions intérieures sont celles des églises bourguignonnes : entre les grandes arcades du bas et les fenêtres du haut, on remarque une élégante ligne d'arcatures décoratives, appliquées à la muraille, qui forment ce qu'on appelle un triforium. Or, ce triforium présente une particularité singulière : chacun des

arcs en plein cintre qui le composent est bordé d'une suite de petits demi-cercles qui se touchent et dessinent autour de l'arc un feston. Le même motif se remarquait sans doute jadis au triforium de la nef. On ne retrouve cette curieuse bordure de demi-cercles ni au triforium de Paray-le-Monial, ni au triforium de Beaune, églises filles de Cluny. C'est comme la marque de l'église-mère.

Ce détail m'apparut longtemps comme une bizarrerie inexplicable, mais il prit tout d'un coup un sens à mes yeux quand je m'aperçus qu'il était emprunté à l'art arabe. Je vis cent fois au Maroc ces lobes demi-circulaires bordant l'arc d'une porte ou l'arc d'une fenêtre. L'origine en est très antique. Ces demi-cercles décoratifs apparaissent pour la première fois autour de l'arc démesuré qui ouvre le palais des rois Sassanides à Ctésiphon. C'était le seul ornement de cette porte géante, qui vient, dit-on, de s'écrouler. Les Arabes, qui empruntèrent tant de choses à la Perse, lui doivent ce motif. Ils l'emportèrent avec eux. On le retrouve, au ix^e siècle, dans la mosquée de Kairouan, au bas de la belle coupole qui domine le mihrab. Il reparait en Espagne, avec une magnifique ampleur, à la mosquée de Cordoue. Chose étrange, il se montre, à la fin du xi^e siècle, à l'église de Saint-Jacques de Compostelle; il embellit, à l'extérieur, l'arc des deux fenêtres qui s'ouvrent dans le transept méridional, au-dessus de la *Puerta de Platerias*, la Porte des orfèvres. Il fallait que ce décor des mécréants eût un charme bien irrésistible, pour que les Espagnols n'aient pas craint d'en marquer le front de la plus sainte de leurs églises. Avaient-ils donc oublié que le calife Almanzor l'avait jadis détruite, et qu'il en avait fait transporter les cloches sur les épaules des prisonniers chrétiens jusqu'à la mosquée de Cordoue? Ils se le rappelaient sans doute, puisque, bien longtemps après, saint Ferdinand, le conquérant de l'Andalousie, fit, à son tour, transporter de Cordoue à Compostelle, sur les épaules des prisonniers musulmans, les cloches de Saint-Jacques. Mais il y avait dans cet art de l'Islam un sortilège, la formule secrète d'un enchanteur, qui obligeait ceux qui le voyaient à l'aimer.

Le décor arabe du triforium de Cluny vient, lui aussi, on ne saurait en douter, de l'Espagne; et rien ne paraît plus naturel quand on connaît l'histoire de la grande abbaye. Dès le xi^e siècle, l'Espagne fut sans cesse présente à la pensée des

abbés de Cluny. Elle était pour eux l'avant-poste de la chrétienté en face du monde musulman, le rempart sans cesse menacé qu'il fallait défendre à tout prix. Ce sont les abbés de Cluny qui organisèrent le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, et qui firent surgir, sur les routes de France et d'Espagne, les prieurés clunisiens, lieux d'asile pour les voyageurs. Ces milliers d'hommes, parmi lesquels se trouvaient les plus hardis soldats de France, devenaient sans peine les champions du Christ contre l'Islam. La croisade d'Espagne fut une des grandes œuvres de Cluny. Nous ne savons pas assez que, pendant tout le ^x^e siècle, les barons français, et surtout les barons bourguignons, sollicités par Cluny, ne cessèrent de descendre vers l'Espagne. Ce n'étaient pas quelques bandes d'aventuriers, c'étaient des armées entières, « des armées dignes d'un roi, » comme dit Suger, qui franchissaient les Pyrénées. Les Espagnols ne furent pas seuls pour lutter contre les Maures et la France a eu sa part dans la « reconquista. » La preuve en est écrite dans l'histoire des dynasties de la péninsule. C'est un chevalier bourguignon, qui, après dix-sept victoires sur les Maures, devint roi de Portugal, et un autre Bourguignon monta sur le trône de Castille. Les *Gesta Dei per Francos* commencent un siècle avant la prise de Jérusalem. Cluny fut l'âme de cette croisade espagnole : aussi les rois d'Espagne lui en furent-ils profondément reconnaissants. Ferdinand envoyait chaque année une somme considérable à Cluny, mais Alphonse VI, l'ami de l'abbé saint Hugues, fut plus généreux encore : il doubla ce tribut de reconnaissance, et, quand il eut pris Tolède, il voulut contribuer à la construction de la nouvelle église de Cluny, celle-là même dont nous admirons les restes. Depuis longtemps, d'ailleurs, les peuples chrétiens étaient accoutumés à donner à la sainte église de Cluny des témoignages de leur affection et de leur respect. Henri II, empereur d'Allemagne, lui fit don de sa couronne impériale, de son sceptre et de son manteau. Le Roi d'Angleterre, Guillaume le Conquérant, lui offrit une chape splendide ornée de perles, et sa femme, la reine Mathilde, un grand candélabre de bronze à sept branches, qui rappelait celui du temple de Jérusalem. Les Républiques de Pise et de Gênes, après leur victoire sur les Musulmans de Sardaigne, envoyèrent à Cluny tout l'or recueilli dans le butin, et l'abbé saint Hugues en fit faire un ciborium pour le maître-

autel. Tout le ^xⁱ siècle sentit instinctivement que la haute pensée qui façonnait l'Église était à Cluny, que c'était dans ce sanctuaire que veillait la lampe de l'Église. Et, en effet, les grands papes du ^xⁱ siècle furent tous des clunisiens, ou des adeptes des idées de Cluny.

En s'associant à la construction de la nouvelle église, Alphonse VI voulut, lui aussi, témoigner de sa reconnaissance à Cluny. Il venait de prendre Tolède en 1085. Ce grand événement, qui dut émouvoir la chrétienté tout entière, qui dut combler de joie saint Hugues, ne fut probablement pas étranger à la fondation de l'église. Elle fut commencée trois ans après, en 1088, et les subsides d'Alphonse VI provenaient, on ne peut guère en douter, du butin de sa victoire. Or, il se trouve que l'Espagne a mis sa marque sur cette église qui lui fut particulièrement chère. Peut-être l'architecte de Cluny avait-il accompagné saint Hugues dans un des deux voyages qu'il y fit; peut-être fut-il un de ces moines clunisiens qu'Alphonse VI appela à Tolède après la prise de la ville. Depuis longtemps, d'ailleurs, les moines français abondaient dans les prieurés clunisiens de l'Espagne, saint Jean de la Peña, Burgos, Carrion, Sahagun. L'architecte de Cluny put voir quelques-unes de ces belles mosquées que les chrétiens détruisirent plus tard. Le motif arabe, dont il décora le triforium de son église, est la preuve d'un contact avec l'art musulman. Et ce n'est pas le seul. Nous ne connaissons plus aujourd'hui le portail de l'abbatiale de Cluny que par quelques mauvaises gravures. Celle qui semble la moins infidèle nous montre une particularité surprenante. Le grand demi-cercle du portail est enfermé dans un cadre rectangulaire que dessine une bande décorative. Il est difficile de ne pas penser aussitôt au rectangle où s'inscrivent toutes les portes des monuments arabes. Ce cadre, que les architectes musulmans appelaient « l'arrabâ, » est comme le sceau de l'Islam : il enferme l'arc brisé des monuments d'Ispahan, comme l'arc en fer à cheval de la mosquée de Cordoue, comme le vaste cintre des portes de Fez. Encadré par ces lignes droites, le demi-cercle d'une porte ne devient pas seulement plus majestueux, il donne une mystérieuse impression de sérénité et de paix. L'« arrabâ » se rencontre parfois dans les églises de l'Espagne, mais ne se rencontre jamais dans les églises de France. Le portail de Cluny en est le seul exemple parfaitement carac-

térisé que j'en connaisse chez nous; comme dans les monuments arabes, la bande horizontale du cadre est exactement tangente au demi-cercle de la porte.

C'est peu de chose assurément que ce triforium à lobes et ce portail encadré (car c'est là tout ce que l'art musulman a donné à Cluny); pourtant, ces formes, quand on en connaît l'origine, font rêver longtemps. Comme il est étrange de rencontrer à Cluny ces souvenirs de la lointaine Espagne arabe! Quelles avenues ouvertes à l'imagination! Ainsi, ces grands abbés de Cluny, ces champions de la chrétienté contre l'Islam, qui organisèrent la croisade d'Espagne et préparèrent la croisade de Palestine, empruntèrent pour leur église des ornements à la mosquée! Pierre le Vénérable n'en fut pas choqué, lui qui fit traduire le Coran pour pouvoir mieux le combattre et qui le réfuta dans un livre dont la plus grande partie est aujourd'hui perdue. Ces belles formes lui parurent inoffensives, et il ne les associa pas, comme nous le faisons aujourd'hui, à une autre religion et à une autre race.

L'imitation de l'église de Cluny explique peut-être l'apparition des lobes décoratifs aux fenêtres hautes du puissant clocher qui s'élève à la croisée du transept de l'église de Tournus. Tournus est, en effet, un des plus anciens prieurés de Cluny en Bourgogne, et l'emprunt d'un motif à l'église-mère n'aurait rien, ici, que de très naturel. Toutefois, on ne peut s'empêcher de songer que Pierre, prieur de Tournus, fit en 1080 le voyage d'Espagne pour négocier le mariage de Constance de Bourgogne avec le roi de Castille et de Léon, Alphonse VI. Or, c'est Pierre qui fit commencer le transept de Tournus que nous voyons aujourd'hui. Le clocher qui le domine était peut-être terminé quand il mourut en 1107; le dessin tout au moins devait en exister. Là encore, nous retrouvons l'Espagne.

II

Quand je vis la tour Hassane à Rabat, j'admirai avec quel tact l'architecte, laissant ce robuste minaret tout nu dans le bas, l'avait revêtu dans le haut d'une application de dentelles arabes. C'était le principe même de nos vieux maîtres romans et gothiques, qui pensaient qu'un clocher doit donner une impression

de force dans ses parties basses, de légèreté et de richesse à son sommet. En regardant les unes après les autres les faces du monument, j'aperçus à mi-hauteur, sur l'un des côtés, une élégante arcature faite de trois arcs dentelés appliqués au mur et portés par des colonnettes. Je pensai aussitôt au clocher carré qui s'élève en avant de la nef à moitié détruite de l'église de la Charité-sur-Loire. On y voit, en effet, à la même place, une arcature toute semblable.

Ces arcs de La Charité sont ornés suivant le même principe que ceux de Cluny, mais avec une différence. Les petits demi-cercles décoratifs ne sont plus sculptés dans la pierre tout autour de l'arc dont la ligne reste pure. C'est l'arc lui-même maintenant qui est fait d'une suite de demi-cercles qui se touchent; l'arc ressemble à une dentelle qui se détache sur le vide. C'est ce qu'on appelle proprement « l'arc polylobé, » tandis que l'arc du triforium de Cluny est un arc ordinaire *entouré* d'un décor polylobé. Ces deux formes sont arabes l'une et l'autre.

L'arc polylobé, comme beaucoup d'autres éléments du décor arabe, vient de la Perse. Les architectes sassanides imitaient parfois, au fond d'une niche, le beau dessin du *pecten*, ce coquillage qu'on recueillait sur les grèves du Golfe Persique. Les cannelures formaient le décor du fond de la niche, et les bords dentelés du coquillage devenaient tout naturellement un arc polylobé. Plus tard, les cannelures disparurent, mais l'arc polylobé persista. L'arc polylobé était un motif de l'architecture arabe au temps des kalifes abassides. L'antique Bagdad n'existe plus et a emporté, en disparaissant, le secret des origines de l'art musulman. Pourtant, on a retrouvé, il y a quelques années, dans les solitudes qui s'étendent au Nord de Bagdad et où s'élève Samara, une mosquée en ruines contemporaine des kalifes du ix^e siècle. Or, les fenêtres en sont polylobées. Ces arcs polylobés se retrouvent dans l'Afrique du Nord, où ils s'avancent en même temps que les conquérants. On les voit au mihrab de la mosquée de Kairouan. Le Maroc nous en offre de nombreux exemples; l'arc polylobé y reste, après tant de siècles, un des éléments de l'architecture musulmane d'aujourd'hui. Car, au Maroc, l'architecture musulmane n'est pas morte, et il s'y trouve encore des architectes qui pourraient nous bâtir des Alhambras. Parfois, l'arc au lieu d'être polylobé est simplement trilobé: il devient alors un gracieux trèfle à trois feuilles.

C'est une des singularités de cette grandiose église à moitié ruinée de la Charité-sur-Loire de nous offrir partout les arcs polylobés de l'art musulman. On les voit à tous les étages de la pour de la façade; on les retrouve à la tour octogonale qui s'élève à la croisée du transept; ils entourent le chevet. Si on entre dans l'église, on a la surprise de les reconnaître au triforium de la nef et du chœur.

Cette étrange ressemblance entre le décor du minaret de Rabat et celui de l'église de la Charité-sur-Loire, — monuments contemporains, — serait une énigme inexplicable, si on ne songeait immédiatement à l'Espagne. L'Espagne a été l'intermédiaire entre La Charité et Rabat. Il suffit d'avoir vu Tolède pour retrouver dans sa mémoire des clochers et des absides d'églises décorés d'arcs polylobés pareils à la fois à ceux de Rabat et à ceux de La Charité. Si on est entré, à Tolède, dans cette fameuse synagogue, qui devint une église et s'appela Santa Maria la Blanca, on a pu y voir un triforium polylobé pareil à celui de La Charité. Il n'y a pas de ville d'Espagne où l'arc polylobé arabe se rencontre plus fréquemment qu'à Tolède. C'est qu'il est peu de villes d'Espagne où la pratique des arts musulmans se soit perpétuée plus longtemps. Lorsque Alphonse VI se fut emparé de Tolède, non seulement il n'expulsa pas les Maures, mais il leur permit d'y pratiquer leur religion, d'y observer leurs lois et d'y exercer tous leurs métiers. Ces Maures soumis s'appelaient les *mudejars*. Les conquérants avaient grand besoin de leurs nouveaux sujets, car longtemps les purs Espagnols se contentèrent fièrement d'être prêtres, soldats, laboureurs; ils n'étaient pas artistes, à peine consentaient-ils à être artisans. Ils furent donc heureux de trouver des corporations musulmanes parfaitement organisées, où les arts s'enseignaient, où se pratiquaient les métiers. Après la conquête, il n'y avait pas d'autres maçons, d'autres décorateurs et d'autres architectes à Tolède que les mudéjars. Ce sont ces infidèles qui y bâtirent les premières églises chrétiennes et qui les décorèrent comme des mosquées. Au ^{xiii}^e, au ^{xiv}^e, au ^{xv}^e siècle, les mudéjars n'étaient plus les seuls artisans de Tolède, mais leur influence demeurait profonde. Dans l'Espagne d'aujourd'hui, l'architecte s'appelle encore *alarife*, comme s'appelait jadis le chef de la corporation musulmane, et le maçon porte le vieux nom arabe un peu déformé d'*albañil*. Mais c'est leur goût surtout qui s'imposa à leurs vainqueurs.

L'art mudéjar est une des séductions de l'Espagne. Il n'y a rien de plus enchanteur que ce décor mauresque appliqué à des monuments chrétiens. Parfois, une suite indéfinie de polygones entrelacés semble revêtir le mur tout entier d'une riche tenture orientale ; parfois, sur la farouche nudité des murailles de brique, quelques arcatures polylobées suffisent à éveiller la pensée de l'Orient. Au ^{xv}^e siècle, l'art mudéjar s'était si fortement emparé de l'imagination espagnole, que, quand les artistes chrétiens dessinaient des réseaux flamboyants, ils leur donnaient la richesse des ornements arabes. Dans l'art du moyen-âge espagnol, il est rare que l'analyse ne découvre pas quelque élément mudéjar. Et quand on ne découvre rien, on devine tout au moins une façon de sentir qui n'est pas celle de nos artistes français. L'art apporté du Nord baigne ici dans un autre fluide. Le charme de l'Espagne est d'être le lieu où l'Orient et l'Occident se sont rencontrés ; ils s'y sont combattus avec fureur, mais leurs arts s'y sont amoureusement unis, comme les rois chrétiens avec leurs belles captives musulmanes.

On trouve donc fréquemment à Tolède des arcatures polylobées pareilles à celles de la Charité-sur-Loire. Beaucoup sont postérieures, mais il importe peu, car toutes témoignent d'une longue tradition. Nous connaissons fort mal l'histoire du monastère de La Charité. Nous savons pourtant que Henri de Bourgogne, roi de Portugal, donna au monastère de La Charité un prieuré dans la région de Braga, reconquise depuis peu sur les Musulmans. Mais il suffira de rappeler que La Charité était un des principaux prieurés de Cluny, pour que ses relations avec l'Espagne s'expliquent. Il est certain que l'architecte de l'église de La Charité avait franchi les Pyrénées, et il est très probable qu'il avait vu Tolède. L'église de La Charité, construite au ^{xi}^e siècle, fut profondément transformée dans la première moitié du ^{xii}^e : c'est alors qu'elle reçut ses arcatures arabes. Tolède, qui, aujourd'hui encore, fait penser aux villes du Maghreb, devait conserver, vingt ans après la conquête, une physionomie toute musulmane. Elle avait encore ses souks, ses mosquées, ses minarets, les blanches coubas de ses cimetières. La grande mosquée, l'Aljama, contemporaine de la mosquée de Cordoue et embellie par les siècles, semble avoir été magnifique. Les chrétiens s'en emparèrent au lendemain de la conquête et suspendirent des cloches dans son minaret. Ils la

conservèrent pendant plus d'un siècle et ne la détruisirent que pour élever la cathédrale. Les chroniqueurs nous parlent encore de deux somptueuses mosquées qui s'appelaient Adabejin et Djebel Berida. Les mosquées secondaires étaient nombreuses : celle de Bib-al-Mardom subsiste et est devenue l'église Santo Cristo de la Luz. Une légende l'a sauvée. On racontait qu'un des murs de la mosquée était celui d'une église du temps des Wisigoths. Quand les chrétiens en prirent possession, ils découvrirent dans une niche, cachée par un revêtement de plâtre, une image du Christ et devant l'image une lampe allumée qui brûlait depuis trois cent soixante-dix ans. Les deux palais élevés par les souverains musulmans étaient encore debout avec tous leurs enchantements. Dans cette Tolède, aride comme le désert, ils avaient su créer des jardins avec les miroirs d'eau de la Perse. Au milieu d'un de ces lacs s'élevait un pavillon de cristal et d'or où le sultan passait les nuits d'été. L'eau du Tage, élevée par des norias, venait ruisseler en cascade sur le dôme du pavillon et l'enveloppait comme d'une nappe de fraîcheur.

Cette ville fameuse, où l'homme du Nord recevait le choc de l'Afrique, où la poussière a l'odeur du désert, devait émouvoir profondément une sensibilité d'artiste. Les Français étaient nombreux alors à Tolède, si nombreux qu'un quartier entier leur avait été assigné. Un Français, le moine Bernard, qui venait du monastère clunisien de Saint-Orens d'Auch, fut le premier évêque de la ville reconquise. Des clunisiens, appelés de France, s'établirent en dehors des murs, au château de San Servando, comme aux avant-postes de la chrétienté. Faut-il s'étonner que le futur architecte de la Charité-sur-Loire, moine ou laïque, ait pu voir alors les monuments de Tolède ? Ce qui est certain, c'est que tous les éléments arabes de La Charité se retrouvent à Tolède. L'arc polylobé est partout ; quant à l'arc triflé qui se remarque aux deux étages supérieurs du clocher de La Charité, c'est celui qu'on voit sous la coupole de l'ancienne mosquée Santo Cristo de la Luz ; c'est également celui qui en décorait les murs extérieurs. Ainsi, ce haut clocher de La Charité, qui de loin a une silhouette toute française, révèle, quand on en approche, sa parenté avec les anciens minarets de Tolède. C'est l'art des mudéjars de l'Espagne interprété par un Français.

III

Quittons la Bourgogne et le domaine de Cluny pour l'Auvergne. Lorsqu'on entre à Clermont dans l'église Notre-Dame du Port on ne songe guère, à coup sûr, à l'art arabe. On peut en faire le tour sans y rien remarquer qui entraîne la pensée vers le monde de l'Islam. Si pourtant on revient dans la nef pour regarder avec plus d'attention les tribunes, on s'aperçoit qu'elles s'ouvrent par des arcs dont quelques-uns sont en plein cintre, mais dont d'autres sont tréflés. Ce détail surprend. Pourquoi dans cette grave église, où le plein cintre est partout, ces arcs trilobés, qui sont des arcs arabes? N'est-il pas étrange de retrouver en Auvergne des arcs pareils à ceux qui ornent l'entrée du mihrab de la mosquée de Cordoue? Or, les arcs tréflés de Cordoue sont antérieurs de quatre cents ans à ceux de Notre-Dame du Port. L'étonnement augmente, lorsque, au sortir de l'église, on en examine le pittoresque chevet. La corniche de l'abside et des chapelles est soutenue par des modillons très singuliers, qu'on appelle des « modillons à copeaux. » Vu de face, ce modillon ressemble à une sorte de flûte de Pan, dont les tuyaux horizontaux sont liés, dans leur milieu, par une puissante nervure. Vu de profil, ce modillon, creusé en demi-cercle, est fait d'une suite d'enroulements superposés, semblables aux copeaux qui naissent sous le rabot du menuisier. Or, des modillons tout semblables décorent la naissance des arcs en fer à cheval de la mosquée de Cordoue. C'était, au ix^e siècle, un ornement familier aux architectes arabes, car il se rencontre également dans la grande cour de la mosquée de Kairouan.

Dès le x^e siècle, les chrétiens d'Espagne empruntèrent le modillon à copeaux aux Arabes. Il apparaît dans les plus vieilles églises de la Castille et du royaume de Léon, qu'un livre récent vient de nous faire connaître (1). Souvent dans ces antiques églises, dont quelques-unes sont antérieures à l'an mil, on reconnaît un motif dérobé à la mosquée de Cordoue. Mais les modillons à copeaux qui décorent Santiago de Peñalba, San Millan de la Cogolla et la chapelle carrée de San Miguel de

(1) Gomez Moreno, *Iglesias mozarabes*. Madrid, 1919, in-8.

Celanova, qui ressemble à un pavillon arabe, — ces modillons élégants et bizarres imitent avec une grande liberté leurs modèles. Les copeaux deviennent ici des cercles décorés d'étoiles. Chose étrange, les modillons de l'église de Clermont reproduisent exactement ceux de Cordoue, alors que ceux des églises d'Espagne en sont des copies infidèles. En faut-il conclure que l'artiste de l'Auvergne avait vu, non pas les églises d'Espagne, mais la mosquée de Cordoue elle-même ? On hésite devant la conséquence et on ne sait que répondre, lorsqu'un détail soudain aperçu emporte la conviction. Sous la corniche de Notre-Dame du Port, entre les modillons à copeaux sont creusées de petites cupules d'un dessin charmant : c'est une sorte de fleur épanouie avec ses huit pétales. Or, une fleur toute semblable décore la coupole de la petite chapelle qui fait suite au mihrab de la mosquée de Cordoue. L'union de cette gracieuse fleur et d'un modillon du type arabe le plus pur prouve que l'architecte français connaissait Cordoue.

Mais aussitôt une autre pensée se présente à l'esprit. A Clermont, au-dessous même de ces modillons à copeaux, une ceinture de mosaïques décore la demi-rotonde de l'abside, la revêt de la plus séduisante beauté : ce sont des étoiles noires à huit rayons enfermées dans des cercles blancs. Viollet-le-Duc crut y discerner « une fantaisie orientale. » Je crois qu'il faut préciser davantage et y voir une imitation des revêtements arabes. Plus d'une fois, dans les rues étroites de Fez, d'où s'élancent des minarets revêtus à leur sommet d'une mosaïque d'étoiles, je pensai à l'abside de Notre-Dame du Port. La mosaïque des minarets faits de faïences vertes, bleues, noires, or sombre, a plus de rayonnement lumineux que la lave et la pierre blanche et jaune de l'Auvergne, mais le principe décoratif est analogue et le dessin presque identique ; il est donc probable que l'architecte qui emprunta à l'Islam l'arc tréflé, le modillon à copeaux, la cupule en forme de fleur, lui emprunta aussi l'idée des revêtements de mosaïque. Est-ce au sommet du minaret de Cordoue qu'il admira ce décor de faïences étoilées ? Nous ne saurions le dire, car le fameux minaret, célébré par les écrivains arabes, a été remplacé au xvi^e siècle par un clocher espagnol. Edrisi nous dit, il est vrai, « qu'il était revêtu de la base au sommet des plus beaux ornements qu'avaient su produire plusieurs arts, tels que la dorure, l'écriture, la peinture, » mais

nous ignorons s'il était déjà couronné de mosaïques comme les minarets plus récents. On s'est demandé si, dès ces temps anciens, les Arabes décoraient leurs monuments de mosaïques de faïences. On peut répondre que si les revêtements de faïence du mihrab de Kairouan sont réellement du ix^e siècle, il n'y a aucune difficulté à l'admettre. D'ailleurs, les fouilles récentes de Medinet-ez-Zahra, — ce palais célèbre entre tous, cette féerie que le Kalife Abd-el-Rahman, comme un magicien, avait fait sortir de terre près de Cordoue pour enchanter une sultane favorite, — ont permis de retrouver des mosaïques faites de carreaux vernissés qui remontent au x^e siècle. Cet art charmant des revêtements émaillés a, on le voit, dans le Moghreb et l'Espagne arabe, des origines lointaines. Il n'est donc pas impossible que l'architecte de Clermont ait imité les mosaïques de Cordoue. Ce qui m'a confirmé dans la pensée que la ceinture décorative de Notre-Dame du Port était bien réellement d'origine arabe, c'est que j'en ai vu une fort semblable en Sicile à l'abside du dôme de Monreale. Sous la corniche règne une bande d'incrustations faite d'étoiles blanches se détachant sur un fond noir. Or, ce chevet de Monreale, élevé dans un temps où la Sicile était encore aux trois quarts musulmane, est tout arabe par son décor.

On sait que le beau chevet de Notre-Dame du Port avec ses mosaïques et ses modillons à copeaux reparait dans toute l'Auvergne, à Issoire, à Saint-Nectaire, et jusqu'à Brioude. Devons nous en conclure que Notre-Dame du Port fut le modèle sans cesse imité au xii^e siècle? Des fouilles faites, il y a quelques années, à la cathédrale de Clermont, nous laissent deviner un original plus antique. On y a retrouvé, en effet, une crypte qui prouve, par son plan, que l'ancienne cathédrale avait eu, avant Notre-Dame du Port, un déambulatoire à chapelles rayonnantes. Quelques vestiges du chevet ont fait croire qu'il remontait au xi^e siècle. Il est donc probable que la cathédrale romane de Clermont, celle que vit Urbain II, et devant laquelle il appela la France à la guerre sainte, fut la plus ancienne de ces belles églises de l'Auvergne. Notre-Dame du Port, élevée au siècle suivant, n'en fut probablement qu'une copie. Ce serait donc au xi^e siècle que remonteraient ces imitations de l'art arabe, qui, suivant toutes les vraisemblances, devaient déjà caractériser l'original. Nous savons qu'au xi^e siècle la France

était entraînée vers l'Espagne. Mais pour quelle raison, l'art hispano-arabe marqua-t-il alors d'une empreinte si profonde les églises de l'Auvergne ? Tout ce que nous pouvons répondre, c'est que Clermont était à la bifurcation de trois routes antiques, qui allaient rejoindre les grands chemins de Saint-Jacques de Compostelle. La première de ces routes était la voie romaine qui allait à Limoges par Ahun et la Creuse ; la seconde, la voie romaine qui allait à Périgueux par Ussel — où se voit encore l'aigle de Rome — et par Brive ; la troisième la voie romaine qui remontait l'Allier jusqu'à Vieille-Brioude et atteignait Le Puy. Une foule de pèlerins du Centre et de l'Est ne rejoignaient les grandes routes de Saint-Jacques qu'en passant par Clermont. Clermont fut donc un lieu de passage pour les voyageurs qui allaient en Espagne ou qui en revenaient. Nous pouvons imaginer que l'artiste qui donna à l'ancienne cathédrale de Clermont son décor arabe arrivait par la route des pèlerins et avait vu, non seulement l'Espagne chrétienne, mais encore l'Espagne musulmane.

Si belles que soient ces églises de l'Auvergne, il faut avoir le courage de le dire, elles n'y sont pas indigènes et c'est en vain qu'on y chercherait l'expression du génie auvergnat. On sait que l'église de Saint-Martial de Limoges, aujourd'hui détruite, celle de Sainte-Foy de Conques, de Saint-Sauveur de Figeac, de Saint-Sernin de Toulouse, de Saint-Jacques de Compostelle ressemblent ou ressemblaient aux églises de l'Auvergne, et on a voulu en conclure que l'école auvergnate avait eu une immense puissance de rayonnement. Tentative inutile. Ces grandes églises qui se dressent sur la route de Saint-Jacques sont les filles de la plus antique et de la plus magnifique de toutes les églises de pèlerinage de la France, Saint-Martin de Tours, que la Révolution a détruite. Un plan et un dessin qui en subsistent ne peuvent guère laisser de doute à ce sujet. C'est cet illustre modèle qu'imitent également les églises de l'Auvergne. Elles nous le rendent avec d'autres proportions, mais ces proportions sont si justes, le chevet dominé par la tour du transept est si harmonieux qu'on se demande si l'original, dans son immensité, pouvait être aussi parfait. Enfin, le décor arabe est venu les embellir des prestiges de l'Orient.

IV

C'est au cœur des montagnes du Velay, au Puy, que se trouvent les monuments qui témoignent le plus clairement en France de l'influence musulmane. L'étrange façade polychrome de la cathédrale éveille, avant toute réflexion, une confuse impression d'Orient. Mais dans le merveilleux cloître, un des plus beaux de l'Europe chrétienne, la sensation vague devient une idée précise : les arcades aux claveaux tour à tour noirs et blancs font penser aux arcs blancs et rouges de la mosquée de Cordoue ; les couleurs diffèrent, mais l'impression de magnificence est la même.

Si l'on revient alors devant la façade pour en étudier le détail, on y découvre plus d'un motif arabe que l'on n'avait pas remarqué d'abord. L'arc tréflé apparaît presque à chaque étage, et l'arc polylobé se montre au sommet : l'un et l'autre s'appliquent sur le mur comme un décor et ne se détachent pas sur le vide. Dans la partie basse de la cathédrale du Puy, trois grandes arcades s'ouvrent sur le porche : or, on s'aperçoit avec étonnement que les arcades extrêmes dessinent des arcs arabes en fer à cheval ; avec leurs voussoirs de deux couleurs ces arcs ressemblent à ceux de la mosquée de Cordoue. Mais la surprise augmente sous le porche. On y voit deux antiques portes en bois sculpté qui ferment l'entrée de deux chapelles. Ces portes racontent l'Enfance et la Passion de Jésus-Christ. Mais il n'y a rien de plus étrange que cette sculpture : les figures sont de simples silhouettes qui se découpent sur le fond. On pense aussitôt au décor sans relief des sculpteurs arabes ; et il se trouve que cette première impression est confirmée par une magnifique bordure en caractères coufiques encadrant une des deux portes. On croit y lire une invocation à Allah. L'Islam ici révèle sa présence, et si l'on pouvait douter d'abord, on n'en a plus le droit maintenant.

On devient alors plus hardi. Il y a, à l'entrée du transept méridional de la cathédrale, un porche singulier. Il s'ouvre de deux côtés par deux grandes arcades, qui offrent cette particularité, unique dans l'art français, d'être faites de deux arcs superposés, qui non seulement ne se touchent pas, mais qui laissent entre eux un grand vide. Le soleil joue entre ces deux

arcs, et, à certaines heures, dessine sur le mur un cercle de lumière entre deux cercles d'ombre. Comment ne pas voir, dans cette inexplicable fantaisie, un souvenir des deux arcs superposés, qui, en se répétant sans cesse, ouvrent des perspectives sans fin dans la mosquée de Cordoue, et donnent à cet intérieur de rêve une légèreté aérienne. Mais, au Puy, la nécessité a nui au libre jeu de la fantaisie que rien ne contraint à Cordoue. Pour porter le poids d'un haut mur, il a fallu relier les deux arcs par trois petits pilastres. — Cette partie du transept méridional du Puy éveille sans cesse le souvenir de l'art musulman. La porte qui donne accès dans l'église a un grand arc entouré de lobes arabes, qu'on verrait sans surprise à l'entrée d'une mosquée. Le mur du transept lui-même est décoré, dans sa partie haute, d'une mosaïque blanche et noire, fort analogue par son dessin aux faïences qui revêtent les parois des salles mauresques. Enfin, le clocher qui se dresse isolé dans le voisinage montre, comme les minarets, des ouvertures triflées.

La cathédrale n'est pas le seul monument où se retrouve l'Orient : Le Puy est la ville de France où les formes de l'art musulman se présentent le plus souvent aux yeux. Il y a, dans le voisinage du dicke de basalte qui porte l'église dédiée à saint Michel, un petit monument, exquis dans son abandon. On l'appelait autrefois le temple de Diane. C'est un octogone, contemporain de la cathédrale, qui fut, suivant toutes les vraisemblances, la chapelle d'un antique hôpital. Son charme lui vient de ses harmonieuses proportions et aussi de quelques gracieux détails. Les arcs qui en revêtent chaque face ont des claveaux blancs et noirs, et quelques-uns de ces arcs sont polylobés : une petite mosaïque de pierres de deux couleurs les enferme dans un cadre. Tous ces motifs, qu'on retrouve à la cathédrale, sont arabes, mais ici ils frappent peut-être davantage. Si le dôme qui couvre l'édifice n'était pas caché par une toiture, on aurait quelque peine à ne pas penser à une élégante couba.

La chapelle Saint-Michel d'Aiguilhe, posée comme par un miracle au sommet de son gigantesque piédestal volcanique, était destinée à rappeler au pèlerin qui passait le souvenir du Mont Saint-Michel normand. L'édifice, construit au x^e siècle, et fort petit à l'origine, fut un peu agrandi au xi^e, enrichi d'une

belle façade au XII^e. Le dernier de ces architectes successifs n'était pas étranger à l'art de l'Espagne arabe, comme le prouve son singulier portail tréflé avec ses rinceaux sans relief. De puissantes moulures font à ce portail un cadre rectangulaire qu'emplit une mosaïque blanche et rouge. Il y a sur cette façade un reflet de la lumière du Sud.

Le Puy est donc la ville de France où les influences arabes sont, encore aujourd'hui, le plus manifestes; il est des villes d'Espagne où elles ne sont pas plus visibles. Comment expliquer ce singulier phénomène?

Il faut se rappeler d'abord que Le Puy était le point de départ d'une des quatre grandes routes qui conduisaient à Saint-Jacques de Compostelle; les indications précises du *Guide* des pèlerins, écrit au XII^e siècle, ne laissent aucun doute à ce sujet. De sorte que cette ville, qui nous semble aujourd'hui perdue dans ses montagnes, était alors assise sur un des grands chemins de l'Europe. Un perpétuel courant de voyageurs, qui allaient et venaient, la mettait tous les jours en communication avec l'Espagne. On a trouvé, il y a quelques années, en Espagne, un trésor de monnaies arabes auxquelles quelques monnaies françaises étaient mêlées: une d'elles était une monnaie du Puy frappée au X^e siècle. Elle était percée d'un trou, c'est-à-dire qu'elle était attachée comme un bijou au collier d'une femme musulmane.

Un texte extraordinaire de la fin du XIII^e siècle nous ouvre sur les rapports du Puy et de l'Islam d'étonnantes perspectives. Il est dans le *Speculum morale*, vaste compilation qui achève le *Speculum majus* de Vincent de Beauvais, mais qui fut écrit après la mort de l'auteur par un théologien inconnu. On y lit une curieuse conversation entre un archevêque de Lyon, qui n'est pas nommé, et un frère prêcheur. Le frère prêcheur s'étonne de voir la foudre frapper quelquefois les monuments sacrés, et l'archevêque lui explique que la foudre étant un châtiment, il faut croire que ces monuments ont été souillés par quelque sacrilège inconnu. C'est ainsi qu'il a vu lui-même, devant la cathédrale du Puy, la pierre vénérable où les malades viennent prier, marquée par la foudre. Or, peu après, une sainte religieuse, douée du don de seconde vue, a révélé qu'un crime avait été commis sur cette pierre. Ainsi, la cathédrale du Puy elle-même n'a pas été à l'abri du feu

du ciel, et pourtant, ajoute-t-il, « les Sarrasins d'Occident, à ce qu'il a entendu dire, offrent des présents à Notre Dame du Puy, pour qu'elle les préserve, eux et leurs champs, de la foudre et des tempêtes » (1). Ainsi, chose à peine croyable, les Arabes d'Espagne avaient l'habitude d'envoyer des offrandes à la Vierge du Puy.

Faut-il rejeter comme invraisemblable ce texte du *Speculum morale*? Nous n'en avons certainement pas le droit. Nous ne savons pas quelles associations d'idées avaient pu se faire dans la tête de ces musulmans d'Occident sans cesse en rapport avec les chrétiens. Il n'est pas impossible qu'ils aient eu une vénération particulière pour la Vierge, car le Coran parle d'elle avec le plus profond respect. Il proclame sa virginité. Il est des versets du Coran qui pourraient être des versets de l'Évangile. « Les anges dirent à Marie : Dieu t'a choisie, il t'a rendue exempte de toute souillure, il t'a élue parmi les femmes de l'univers » (*Coran*, III, 37). Ailleurs, Dieu lui-même s'adresse au prophète et il lui dit : « Souviens-toi de celle qui avait conservé sa virginité et en qui nous soufflâmes notre esprit ; nous la constituâmes avec son fils un signe pour l'univers. » (*Coran*, XXI, 9).

De semblables paroles ne pouvaient disposer les Musulmans qu'à la vénération. A Jérusalem, au tombeau de la Vierge, un ancien mihrab prouve que les Musulmans priaient dans le sanctuaire de la mère du Christ, à côté des Grecs et des Arméniens.

Si des Arabes sont venus au Puy, il n'est pas invraisemblable que des chrétiens soient allés à Cordoue. On ne peut expliquer le décor singulier des églises de l'Auvergne et des églises du Puy qu'en admettant que les architectes de ces monuments aient vu la mosquée de Cordoue. Cette lointaine Cordoue, qui nous semble un monde fermé, n'était pas une ville inaccessible ; des chrétiens y vivaient et y pratiquaient ouvertement leur culte. Quelques-uns de ces Français, qui traversaient si souvent les Pyrénées, sont certainement venus jusque-là. Il n'était probablement pas très difficile de pénétrer dans la mosquée, car les architectes des églises de l'Espagne, en ont, eux aussi, imité plusieurs détails. Nos artistes, tout

(1) *Speculum morale*, au chapitre intitulé : *De sacrilegio locali*, dict. 21.

bons chrétiens qu'ils fussent, n'ont pu résister à l'enchantement de cette merveilleuse mosquée, qui ressemble à une forêt de palmiers dans une oasis du désert. Il est des détails qui les ont charmés et qu'ils ont emportés dans leur mémoire : la forme d'un arc, d'un modillon, d'une petite cupule creusée dans le marbre, l'alternance des couleurs, la fantaisie des arcs qui se superposent ; et, plus tard, ils ont pris plaisir à embellir leurs églises avec leurs souvenirs.

Tous ces monuments de l'Auvergne et du Velay sont l'œuvre d'architectes français ; nulle part ne se révèle la main d'un artiste musulman. Seules les portes de bois de la cathédrale du Puy pourraient faire naître quelques doutes dans l'esprit : cette sculpture sans relief, qu'encadre une inscription arabe, et où les lettres latines elles-mêmes deviennent décoratives, semble l'œuvre d'un chrétien élevé dans un milieu musulman, d'un mozarabe d'Espagne. Si l'hypothèse n'est pas absolument nécessaire, au moins n'est-elle pas invraisemblable.

On comprend maintenant pourquoi les monuments du Puy ont un air d'étrangeté qui étonne. Il n'est peut-être pas en France d'église plus extraordinaire que la cathédrale du Puy. La nef couverte, non pas d'une voûte, mais d'une suite de coupes sur trompes, éveille le souvenir de la Perse sassanide. L'Espagne arabe se laisse entrevoir à la façade et dans le cloître. On sait que la fameuse Vierge noire qu'on vénérât dans le sanctuaire passait pour avoir été rapportée d'Égypte. Tout ici évoque l'Orient, cet éternel Orient qui a fasciné le moyen-âge et qui garde pour nous toute sa séduction. On sent à la cathédrale du Puy un désir nostalgique des pays de lumière. Ce décor africain, cet élan vers le Sud, donnent à cette étrange cathédrale un charme irrésistible. Les grands souvenirs qu'elle évoque y ajoutent leur poésie. Chaque année, aux approches du 15 août, les pèlerins du Midi montaient en foule vers le Velay par les vieilles voies romaines, la voie Bolène et la voie Régordane. Ils venaient célébrer la Vierge dans son sanctuaire et l'on voyait arriver, en même temps que les barons illustres, les plus fameux poètes de la langue d'oc. Il y avait une éminence d'où on apercevait la ville sainte, et qui s'appelait, comme la colline d'où l'on voyait Rome, *Mons Gaudii*, le Mont de la joie. Cette fête du 15 août au Puy était la grande fête de la France méridionale : on combattait en champ clos, on armait des chevaliers,

on écoutait les poèmes des troubadours. Il n'y avait rien alors de comparable à ces assemblées qui se tenaient au pied de la cathédrale dans le décor des grands rocs basaltiques. Culte de la Vierge, chevalerie, courtoisie, poésie lyrique, ce qu'il y avait de plus haut dans l'âme du moyen-âge se manifestait dans ce lieu extraordinaire, qui semblait préparé pour quelque chose de grand. Tout s'est évanoui aujourd'hui, et l'étrange cathédrale apparaît comme une énigme au voyageur qui passe.

En parcourant ce pittoresque Velay, on rencontre plus d'une fois quelques-uns des ornements arabes de la cathédrale, du Puy. L'église abbatiale du Monastier, élevée dans les solitudes qui annoncent le Mezenc, a, elle aussi, une façade polychrome. Le portail a des claveaux blancs et noirs, la haute fenêtre qui le surmonte des claveaux rouges, blancs et noirs; des mosaïques de pierre et de lave, jetées çà et là avec un art naïf, éveillent presque aussi vivement qu'au Puy le souvenir de l'art musulman. Ce rappel de l'Islam étonne particulièrement en ce lieu, quand on songe que saint Chaffre, le patron de l'église, fut massacré ici, au VIII^e siècle, par les envahisseurs arabes, avant la bataille de Poitiers. Il est évident que l'art décoratif du XII^e siècle était indifférent à l'histoire.

La capitale des Vélaves, la mère du Puy, l'antique Revessio, aujourd'hui Saint-Paulien, a une église romane qui a mal conservé son aspect primitif : pourtant, les chapelles absidales montrent encore, à l'extérieur, leurs mosaïques de deux couleurs au-dessus des fenêtres à claveaux blancs et noirs.

Dans le Velay, plus d'une église de village perpétue ces traditions orientales. On s'étonne même de n'y pas rencontrer plus souvent les mosaïques de couleur et les claveaux alternés, car cette terre de feu, avec sa lave noire et sa brèche volcanique rouge, semblait prédestinée à l'architecture polychrome.

Mais il y a, dans les églises du Velay, d'autres éléments du décor arabe : elles s'ouvrent souvent par un portail poylobé, semblable à celui du transept méridional de la cathédrale du Puy. Parfois, elles empruntent simplement à leur modèle une arcature triflée. Ces églises forment un grand cercle autour du Puy. On en rencontre du côté du Sud, à Arlempdes, à Landos, en remontant la Loire vers sa source. On en rencontre sur les routes qui mènent à la vallée de l'Allier, à Bains, à Chaspuzac, et au bord de l'Allier même, au mélancolique

monastère de Chanteuges, sur son roc plutonien. On les retrouve au Nord, près de ces gorges où la Loire s'est ouvert héroïquement un passage à travers la lave et le granit, à Saint-Vincent, à Chamalières. Cette belle et rude église abbatiale de Chamalières, la mieux conservée de toutes, nous montre sur le flanc de sa nef les ouvertures tréflées de la cathédrale du Puy.

Ces imitations ne sauraient surprendre dans le Velay. Il était tout naturel que des artistes qui avaient travaillé à la cathédrale lui fissent des emprunts quand ils bâtissaient dans les villages du diocèse. Mais voici un phénomène surprenant : bien loin du Velay, sur les bords du Rhône, à Valence, à Vienne, nous retrouvons les motifs arabes de la cathédrale du Puy.

La cathédrale romane de Valence étonne dans la vallée du Rhône. Son déambulatoire à chapelles rayonnantes fait penser aux églises de l'Auvergne, mais les arcs tréflés qui décorent l'extérieur du transept, les claveaux blancs et noirs des fenêtres éveillent le souvenir de la cathédrale du Puy. Cette influence du Puy était bien plus manifeste lorsque subsistait l'ancien clocher, détruit en 1838. On y remarquait des arcs polylobés, et surtout des arcs trilobés absolument pareils à ceux du clocher du Puy : c'était, à n'en pas douter, le modèle que l'architecte de Valence avait voulu imiter. Plusieurs églises de la région de Valence rappellent le Velay par leurs arcs polylobés. L'élégant portail de l'église d'Étoile s'apparente au portail à lobes arabes du transept du Puy.

Si l'on remonte le Rhône, on retrouve encore à Vienne un souvenir du Puy. La basilique mérovingienne de Saint-Pierre, la plus vieille peut-être des églises qui subsistent en France, est précédée d'un clocher roman élevé au ^{xii}^e siècle. Au second étage, trois arcs tréflés reproduisent exactement ceux du clocher du Puy. Ces arcs arabes donnent à ce clocher carré, sans flèche, un aspect de minaret. Mais un autre trait décèle l'imitation : une mosaïque de losanges noirs décore le portail de l'église. Cette marqueterie, dont l'aspect nous est familier, n'est pas du ^{vi}^e siècle, comme on l'a dit parfois, mais du ^{xii}^e, et nous y reconnaissons le décor du Velay, c'est-à-dire un souvenir de l'art musulman.

Il est singulier que Vienne et Valence, deux villes ouvertes à toutes les influences de la Bourgogne et de la Provence, soient allées demander des modèles au Puy, dont tout semblait les

séparer. Les rudes montagnes du Vivarais qui tombent à pic sur le Rhône paraissent un mur infranchissable. Mais ce n'est là qu'une apparence. Il y eut, dès l'époque romaine, une route qui allait du Rhône à Ruessio, capitale des Vélaves. Avant d'arriver à Tournon, on voit les montagnes s'ouvrir par une large brèche : c'est la belle vallée du Doux, que suivait la voie antique. Elle partait d'un petit port du Rhône, où les mariniers gallo-romains avaient érigé une statue à l'empereur Hadrien, « le meilleur des princes, le restaurateur des Gaules. » Elle s'élevait vers Disania (Desaignes), où il y avait un temple de Diane, et vers Chinacum, qui devint plus tard Saint-Agrève. C'est de là, qu'à travers de vastes solitudes, elle atteignait Revessio. Au moyen-âge, cette route était sans cesse suivie par les pèlerins, les marchands, les voyageurs. Au ^{vii}^e siècle, l'évêque Agrippanus (saint Agrève), qui revenait de Rome, fut assassiné par des paysans païens à Chinacum, qui garda ses reliques et prit son nom. Les papes suivirent souvent cette voie des hauts plateaux. En 1095, quand le pape Urbain II vint en France pour prêcher la croisade, il s'arrêta à Valence, où le 5 août il donna une bulle; le 15 août, il était au Puy et présidait aux fêtes de la Vierge. Le pape Pascal II en 1107, le pape Gélase II en 1118 allèrent par la même route du Puy à Valence. Ainsi le Puy était relié par une voie directe à la vallée du Rhône. On s'explique maintenant sans peine les ressemblances de détail qui se remarquent entre les monuments de Valence et de Vienne et la cathédrale du Puy. On s'explique aussi que le portail à lobes de la cathédrale du Puy se retrouve dans le département de la Drôme.

Mais ce n'est pas tout. La route du Puy venait rencontrer au Nord de Tournon, près du vieux pont de César, la route de la rive droite du Rhône. C'était aussi une antique voie romaine que jalonnaient des bornes milliaires, des cippes funéraires, des bas-reliefs mithriaques, des souvenirs chrétiens. Près de Bourg Saint-Andéol, on voyait la colonne triomphale, élevée sur le lieu du supplice du martyr Andéolus. Or, il y a sur cette route, au moins deux églises où l'on retrouve encore des souvenirs du Puy. En descendant vers le Sud, on rencontre, non loin d'une borne romaine qui porte le nom de l'empereur Antonin, l'antique église de Cruas. Un clocher s'élève sur sa façade et dans ce clocher s'ouvre une baie arabe polylobée, dont le modèle est au

Puy. En remontant vers le Nord, une autre église, où s'encastrent des débris romains, étonne par son étrangeté : c'est celle de Champagne. Sa nef, comme celle de la cathédrale du Puy, est couverte de coupes sur trompes : l'imitation, si gauche qu'elle soit, est évidente. Mais il semble que l'architecte ait connu non seulement Le Puy, mais encore Clermont, car les tribunes de Champagne s'ouvrent, comme celles de Notre-Dame du Port, par des baies arabes tréflées. Cette route de la rive droite du Rhône, qui courait parallèlement à la célèbre voie de la rive gauche, explique comment le décor du Velay a pu arriver jusqu'à Lyon. Car il me paraît certain que la mosaïque de pierres de couleur qui se remarque à la façade de Saint-Martin d'Ainay est un dernier souvenir de la cathédrale du Puy déjà lointaine.

V

Le vieux *Guide* de Saint-Jacques de Compostelle, écrit au commencement du XII^e siècle, nous apprend que quatre grandes routes conduisaient les pèlerins de France vers l'Espagne. La première était celle d'Arles à Toulouse, qui franchissait les Pyrénées au col du Somport; la seconde, celle du Puy à Moissac; la troisième, celle de Vézelay à Limoges et à Périgueux; la quatrième, celle d'Orléans à Bordeaux par Tours, Poitiers et Saintes. Ces trois dernières routes, après avoir traversé la Gascogne, se rencontraient au pied des montagnes, à Ostabat : elles n'en faisaient désormais plus qu'une qui s'élevait vers le col de Roncevaux. Ces routes, et quelques autres qui venaient s'embrancher sur elles, ont été les grandes voies par lesquelles les éléments du décor arabe ont pénétré en France; c'est le long de ces routes, ou dans leur voisinage, que nous allons les rencontrer.

C'est un fait curieux que les régions les plus voisines de l'Espagne soient celles où les motifs empruntés à l'art musulman soient le plus rares. La Gascogne, il est vrai, encore mal explorée, ne nous a pas livré tous ses secrets. Il n'en est pas moins certain, dès à présent, que ces imitations se rencontrent surtout dans le Centre et dans l'Ouest de la France. C'est avec l'architecture romane de la Saintonge, du Limousin, du Berry, de l'Auvergne et du Velay que l'art de l'Islam s'est uni le plus

harmonieusement. Ce mélange donne un grand charme à quelques églises de ces régions.

Si ces sortes d'emprunts sont rares en Gascogne et en Béarn, ils n'y sont pourtant pas entièrement inconnus. On y trouve même un des exemples les plus remarquables de l'influence de Cordoue. Entre Navarreins et Mauléon, non loin de la route qui conduisait à Ostabat les pèlerins du Puy et de Moissac, s'élève une antique église, que les guides ne signalent même pas, et qui est une des plus curieuses du Béarn : celle de l'Hôpital-Saint-Blaise. Son plan en forme de croix est fort simple ; mais à la rencontre de la nef et du transept s'élève une coupole unique en France, vraiment extraordinaire. Elle est soutenue par des nervures saillantes, qui dessinent en projections une élégante étoile à huit pointes. Une pareille coupole est purement arabe et il y en a une toute semblable dans le mihrab de la mosquée de Cordoue. L'architecte de l'Hôpital-Saint-Blaise avait-il vu Cordoue ? On serait tenté de l'affirmer, si on ne savait qu'une coupole nervée du même dessin se voit encore aujourd'hui à Tolède dans l'ancienne mosquée de Bib-al-Mardom, devenue l'église Santo Cristo de la Luz. La coupole de Tolède n'est d'ailleurs qu'une imitation de celle de Cordoue. Il se pourrait donc que l'architecte de l'Hôpital-Saint-Blaise ne fût pas allé plus loin que Tolède. De Tolède ou de Cordoue, il rapporta plusieurs pratiques de l'art musulman que l'on reconnaît sans peine : il ferma ses fenêtres avec ces dalles de pierre ajourées de dessins géométriques que l'on voit dans les mosquées, et il traça les baies de son clocher en forme d'arcs tréflés ou d'arcs polylobés, semblables aux ouvertures des minarets. Cette église de l'Hôpital-Saint-Blaise est un des exemples les plus frappants que l'on puisse donner de la pénétration arabe par les routes des pèlerins.

Remontons une des routes que nous signale le *Guide* du XII^e siècle, celle qui, partant de Vézelay, passe par Limoges et Périgueux. A Périgueux déjà, l'influence de l'Espagne arabe se révèle. Le vieux clocher de Saint-Front est plus ancien que la fameuse église à coupoles qu'il accompagne : il remonte au XI^e siècle. Or, avant la restauration qui l'a rajeuni, on voyait sous sa corniche des modillons à copeaux du plus pur style arabe et plus anciens que ceux de Clermont : on en retrouvera quelques-uns au Musée de Périgueux. A côté de ces modillons,

il y en avait d'autres faits d'une suite de demi-cylindres horizontaux. Le modèle s'en trouve encore dans l'Espagne musulmane, car on en remarque de semblables dans les parties les plus anciennes de la mosquée de Cordoue. Ces précieux restes nous font souvenir que Périgueux était une des principales stations de la route d'Espagne. •

Limoges n'a conservé aucune de ses églises romanes, et nous ne pouvons savoir si l'art de l'Islam y avait laissé sa marque. On se sent tout disposé à le croire, quand on examine avec attention le décor des émaux limousins. Au ^{xii}^e et au ^{xiii}^e siècle, les motifs empruntés à la grammaire ornementale des musulmans s'y rencontrent, en effet, plus d'une fois. Dans le bel émail du Musée de Cluny, l'Adoration des Mages a lieu sous un grand arc polylobé qui ressemble à une arcade de mosquée. Mais la châsse limousine de Saint-Calmin, qui se conserve dans l'église de Mozat (Puy-de-Dôme), nous apporte une preuve : derrière les personnages courent des inscriptions en caractères arabes. Une inscription analogue, mais d'un bien plus beau dessin, orne le bord de l'admirable ciboire du Musée du Louvre, œuvre d'Alpaïs, émailleur de Limoges. Ces exemples ne sont pas les seuls que l'on pourrait citer. Dans toutes ces inscriptions les lettres s'assemblent au hasard et n'ont été choisies que pour la beauté de leur arabesque. Ainsi, Limoges nous apparaît comme une des villes de France, où le charme du décor musulman fut le plus vivement senti.

De Limoges, la route conduisait le pèlerin à Saint-Léonard, où il vénérât le tombeau du fameux solitaire, que les prisonniers invoquaient pour leur délivrance. De Saint-Léonard, nous dit simplement le *Guide*, la route allait à Vézelay. Mais comment y allait-elle ? Voilà ce qu'il n'est pas très difficile de deviner, car le tracé de la voie romaine, qui traversait la Marche et le Berry, nous est connu. Elle passait par Argenton, Châteauroux, Issoudun, Bourges. C'est le long de cette route que vont nous apparaître les portails polylobés. Ceux que nous avons observés jusqu'à présent, au Puy et dans le voisinage, ont une forme particulière : les lobes en sont aveugles, c'est-à-dire qu'ils dessinent leur feston autour de l'arc du portail, mais ne se détachent pas sur le vide. Ici, au contraire, c'est l'arc lui-même qui est dentelé : il est fait d'une suite de petits demi-cercles qui se touchent et forment une guipure lumineuse sur

un fond d'ombre. A peine est-il nécessaire de faire remarquer que ces portails ne sauraient avoir de tympan, puisque tout leur charme leur vient de cette sorte de dentelle attachée à la baie. Les mosquées arabes ne s'ouvrent jamais par des portails de ce genre ; mais ce que l'on ne trouve pas à l'extérieur, on le rencontre au dedans. A la mosquée de Cordoue, un bel arc polylobé donne accès dans la chapelle particulière du Kalife, ou maksoura. Parfois, les arcades intérieures de la mosquée ont ce tracé dentelé. La grande mosquée de Tlemcen a des arcades de ce dessin. On a découvert au Maroc, à Tinnel, dans les gorges sauvages de l'Atlas, près de la piste de Marrakech à Taroudant, une mosquée en ruines du xii^e siècle, élevée par les Almohades au lieu même où vécurent leurs ancêtres. Les arcades en sont dentelées, et ces arcades tracées en tiers point ressemblent à s'y méprendre à certains portails romans du centre de la France. Le mérite de nos architectes fut de sentir que ces formes, qui perdaient un peu de leur beauté dans l'ombre de la mosquée, prendraient toute leur valeur dans la grande lumière ; et ils appliquèrent l'arc polylobé aux portails.

Au sortir de Saint-Léonard, le pèlerin ne tardait pas à rejoindre la grande voie romaine de Limoges à Bourges. Elle passait tout près de Bénévent-l'Abbaye, et il est probable que ce monastère, alors riche et célèbre, offrait un asile au voyageur. Il y trouvait une chässe à vénérer, car, jadis, des pèlerins de la Terre-Sainte, qui étaient revenus par l'Italie du Sud, y avaient apporté de Bénévent des reliques de saint Barthélemy, l'apôtre : c'est alors que l'abbaye avait pris le nom de la ville italienne. Sa belle église romane s'ouvre par un portail polylobé, qui met, sur sa rude façade de granit, un reflet de l'Orient.

Un peu plus loin, la route atteignait la station gallo-romaine de Bridiers, qu'avait remplacée au moyen-âge la petite ville de La Souterraine, située à quelque distance. L'église de La Souterraine s'ouvre, elle aussi, par un portail polylobé : son arc à redents, au lieu d'être en plein cintre, est brisé et fait penser aux arcades de la mosquée de Tinnel.

L'abbaye de Déols, aux portes de Châteauroux, était, à coup sûr, une des principales étapes de la route de Bourges. De son église, qui fut, si on en juge par le clocher encore debout, une des plus magnifiques du Centre de la France, il

subsiste peu de chose aujourd'hui. Le grand portail a été détruit avec toute la façade, mais il reste encore une petite porte qui donnait accès dans le cloître : or cette porte elle-même est polylobée, et les voussures qui l'entourent ont le même dessin.

On sait que les églises romanes de Bourges ont disparu. Avaient-elles des portails polylobés ? On peut, je crois, l'affirmer, car cette forme s'est perpétuée au siècle suivant et se retrouve à la façade de la cathédrale. Le portail central, que divise un trumeau, s'ouvre par deux baies polylobées en plein cintre. Ces baies sont plus richement décorées que celles des portails romans, mais elles en dérivent. On chercherait vainement un portail semblable dans les autres cathédrales du ^{xiii}^e siècle. L'architecte de Bourges s'est donc certainement inspiré d'un modèle roman qu'il avait sous les yeux. Ce curieux souvenir du passé nous prouve qu'au ^{xii}^e siècle l'arc dentelé des Arabes était connu à Bourges. C'est de Bourges probablement que les portails polylobés se sont répandus dans les régions voisines. Ils sont fréquents dans le Sud de l'ancien diocèse, et, chose curieuse, les principaux s'échelonnent le long de la voie romaine qui allait de Bourges à Clermont en passant par Nérès : on les rencontre, en effet, à Saint-Symphorien, à Saint-Amand, à Ainay-le-Vieil, à Malicorne, à Colombier, à Charroux. — Il subsista longtemps un autre témoignage des rapports de Bourges avec le monde musulman. Un bas-relief, qui existait encore vers 1840, représentait un personnage inconnu, entouré d'une bordure faite de caractères arabes. C'était, au jugement de Longpérier, qui en a publié le dessin, une des voussures d'un portail roman. On sent que Bourges était sur le passage des pèlerins d'Espagne.

Par quelle route le voyageur pouvait-il aller de Bourges à Vézelay ? La voie romaine, dont le trajet nous est connu, se dirigeait presque en droite ligne sur Sancerre, où elle franchissait la Loire. De là, on pouvait atteindre Clamecy et Vézelay. Mais il est probable qu'au ^{xii}^e siècle beaucoup de pèlerins, en quittant Bourges, prenaient un autre chemin, qui les menait à La Charité. Dès le ^{xii}^e siècle, en effet, il y avait un pont sur la Loire à La Charité, — pont qui suppose une route se dirigeant vers Bourges. Au commencement du ^{xiii}^e siècle, une église fut élevée à La Charité en l'honneur de

saint Jacques. Une église de ce vocable est l'indice d'un continuuel passage de pèlerins, car les sanctuaires dédiés à saint Jacques jalonnaient les routes de Compostelle. Il était naturel que les voyageurs vinssent demander un asile pour la nuit à cette riche abbaye de La Charité, qui devait à son hospitalité son nom glorieux. La Charité était, comme Vézelay, un des plus fameux prieurés de Cluny, et il eût été fort extraordinaire que l'itinéraire de Compostelle, tracé par les moines de Cluny eux-mêmes, n'eût pas conduit les pèlerins de Vézelay à La Charité. Ainsi, au ^{xii}^e siècle, l'église de La Charité, où nous avons observé de si frappantes imitations de l'art musulman, se trouvait, suivant toutes les vraisemblances, sur une des routes de l'Espagne.

A Vézelay enfin, au terme du voyage, allons-nous trouver encore quelques souvenirs de l'Espagne arabe? L'extérieur de la grande église abbatiale ne nous montrera rien qui puisse nous faire penser à l'art de l'Islam, nous n'y découvrirons pas cet Orient que nous cherchons. Les portails n'ont pas d'arcs à festons, bien que ces sortes d'arcs aient été portés par les architectes voyageurs un peu plus loin que Vézelay : on les voit encore décorer le portail de l'église de Montréal et le clocher de Saint-Eusèbe d'Auxerre, puis ils disparaissent. Mais si nous entrons dans l'église de Vézelay, après le premier choc de l'admiration, qui paralyse les facultés critiques, nous nous apercevons avec surprise que les arcs doubleaux de la voûte ont des claveaux tour à tour blancs et gris sombre. Ces arcs, il est vrai, ont été refaits par Viollet-le-Duc, mais il ne les a pas imaginés, et on peut l'en croire quand il nous donne cette alternance de couleurs comme une création de l'architecte du ^{xii}^e siècle. Viollet-le-Duc était jeune alors; il était beaucoup plus respectueux pour les vieux maîtres qu'il ne l'a été depuis : il ne se croyait pas encore leur égal. Ainsi, à l'extrémité de la route d'Espagne, nous retrouvons les arcs de deux couleurs de la mosquée de Cordoue. Rien, dans l'architecture de la Bourgogne, n'annonce cette singulière fantaisie, rien ne l'explique; elle n'a pas de passé et elle n'eut pas d'avenir. On ne peut la comprendre qu'en se rappelant que les pèlerins, en revenant d'Espagne, venaient s'agenouiller dans l'église de Vézelay.

VI

Deux routes de Saint-Jacques traversaient, l'une la Saintonge et l'autre l'Angoumois. La première est celle qu'indique le *Guide* du XII^e siècle. Le pèlerin qui revenait de Compostelle, après avoir parcouru les Landes et revu Bordeaux, suivait la voie antique de Blaye à Saintes, de Saintes à Niort et à Poitiers. Les grands monuments de la route ont malheureusement disparu. L'église Saint-Romain de Blaye, où Roland était enseveli auprès de la belle Aude, n'existe plus : elle a été impitoyablement rasée par Vauban. La façade de l'église Saint-Eutrope de Saintes, qui fut probablement un des prototypes des façades saintongeaises, a été démolie par les protestants. La magnifique abbaye de Saint-Jean d'Angély, où les pèlerins s'arrêtaient pour vénérer la tête de saint Jean-Baptiste, a eu le même sort. Nous ne saurons donc jamais quels souvenirs l'Espagne arabe avait laissés sur ces grands monuments. A défaut de ces églises-types, qui ont dû être des modèles, il en subsiste quelques-unes sur la route des pèlerins ou dans son voisinage, qui sont comme les traces laissées par ces générations de voyageurs. A Saint-André de Cubzac, on aperçoit au clocher un arc arabe en fer à cheval. Près de Pons, où les pèlerins avaient un hôpital, s'élèvent les églises d'Échebrune et de Pérignac, qui s'ouvrent par des portails polylobés. Entre Pons et Saintes, mais un peu à l'écart de la grande route, on rencontre l'église de Rioux, dont l'abside est un pur chef-d'œuvre. Plusieurs fenêtres sont entourées d'arcs polylobés aveugles, mais ces arcs, au lieu d'être simples, sont doubles et dessinent deux festons superposés. Des arcs tout semblables se rencontrent dans l'art musulman : la magnifique porte Bab-Agnaou, à Marrakech, grandiose comme tous les monuments des Almohades, a cette double ligne de dentelles. Il y eut sans aucun doute, des portes semblables en Espagne ; et, d'ailleurs, s'il en fallait croire la légende, c'est en Andalousie que s'éleva d'abord la porte de Marrakech : elle aurait été apportée, pierre par pierre, par les Maures, comme un souvenir de la patrie perdue. Les arcs polylobés se rencontrent encore dans le voisinage de Saintes, à Trizais. On les retrouve, non pas à Niort, dont les monu-

ments romans ont disparu, mais non loin de Niort, à Celles-sur-Belle. Ils reparaissent au delà de Parthenay, sur la route des pèlerins de l'Anjou, à Thouars.

Le *Guide* du pèlerin n'indique que la route de la Saintonge, mais il y en avait une autre qui n'était pas moins fréquentée : celle de l'Angoumois. Elle nous a été signalée pour la première fois par le moine Aimoin, qui, en 1003, accompagna saint Abbon du monastère de Fleury-sur-Loire au monastère de La Réole (1). Les principales étapes du voyage furent Poitiers, le monastère de Charroux, Angoulême, Aubeterre, Casseneuil, où se voyait encore le vieux palais de Charlemagne, enfin l'abbaye de La Réole, défendue par des murailles et des tours comme une place forte. Les pèlerins de l'Anjou et du Poitou suivaient volontiers ce chemin et rejoignaient à La Réole la grande route de Vézelay à Compostelle qui passait par Limoges et Périgueux. Souvent, ils se détournaient un peu de leur chemin pour aller faire bénir leur bâton de voyage par l'abbé de la Grande-Sauve, un des organisateurs du pèlerinage de Saint-Jacques. Nous ne connaissons pas exactement le tracé de cette route de La Réole à Angoulême et à Charroux; nous n'en voyons que la direction générale. Or, il est remarquable qu'une suite d'églises, où s'observent des motifs empruntés à l'art arabe, s'échelonnent dans cette direction même. Au delà de La Réole, à Courpiac et à Clairac, nous rencontrons des modillons à copeaux; à Puisseguin, un portail polylobé apparaît. A Petit-Palais, une façade, qui est la plus exquise de toutes ces charmantes façades du Sud-Ouest, nous montre cinq fois l'art polylobé musulman. A la fenêtre centrale, les arcs dentelés se superposent comme dans certains portails du Moghreb. Des deux côtés du portail à festons, les arcatures ont des lobes disposés en hauteur, qui rappellent exactement les ouvertures d'une maison arabe de Tolède. Une pareille église où l'art chrétien s'unit si intimement au décor de l'Islam est, en France, ce que les églises élevées par les mudéjars sont en Espagne. Les portails polylobés reparaissent à Guitres et à Aubeterre. De Chalais à Montmoreau, de Montmoreau à Blanzac, de Blanzac à Plassac et à Mouthiers les églises décorées d'arcs polylobés se suivent dans la direction d'Angoulême.

(1) *Vita sancti Abbonis*; *Patrol. lat.*, de Migne, tome CXXXIV.

VII

Il faudrait pouvoir étudier avec la plus minutieuse attention toutes les routes suivies par les pèlerins de Saint-Jacques. On découvrirait presque sur toutes, aux stations principales, quelques réminiscences de cet art musulman que les chrétiens n'arrivaient pas à oublier.

A Moissac, par exemple, où s'arrêtaient les voyageurs avant de remonter vers Le Puy, la première chose qui nous frappe aujourd'hui est la forme insolite des montants du portail : au lieu d'être droits, ils sont polylobés, caprice tout oriental. On remarque alors que les personnages sculptés des deux côtés du porche ont, au-dessus de la tête, des arcs tréflés, c'est-à-dire des arcs arabes, et ces trèfles de Moissac sont parmi les plus anciens qui subsistent en France. Si on entre dans le beau cloître, on y découvre quelques chapiteaux dont le décor éveille immédiatement le souvenir de l'art musulman. Ce sont des entrelacs et des palmettes sans aucun relief, mais nettement découpés et se détachant comme une guipure sur un fond sombre. On reconnaît l'esprit de la sculpture arabe, et on pense aux boîtes d'ivoire, enveloppées d'un léger réseau, qu'on ciselait en Andalousie pour les kalifes et les sultanes. Or, un détail soudain aperçu vient changer notre pressentiment en certitude : sur le tailloir d'un de ces chapiteaux, une suite de caractères coufiques dessine la plus belle des bordures et met sur l'œuvre le sceau de l'Islam. Il y a donc eu à Moissac des artistes qui avaient été en contact avec le monde arabe : ainsi s'expliquent les motifs qui nous avaient surpris au portail ; ainsi s'explique encore que sur un autre chapiteau du cloître, la prison de saint Pierre s'ouvre par un arc polylobé pareil à une arcade de mosquée.

Non loin de Moissac, à Saint-Antonin, nous retrouvons l'arc tréflé au campanile du charmant palais, élevé au XII^e siècle par le vicomte de Saint-Antonin. Mais des plats de faïence musulmane, encastés dans la façade, comme de rares merveilles, témoignent plus clairement encore de l'influence de l'Orient. C'est d'Espagne, sans doute, que venaient ces beaux plats, qu'on jugeait si dignes d'être admirés.

Sur la route du Somport à Toulouse et à Arles, les traces

de l'art musulman sont plus rares. Il y en a quelques-unes pourtant. La grande église de Saint-Sernin de Toulouse, pareille à celle de Saint-Jacques de Compostelle, et dont plusieurs bas-reliefs ont été reproduits à la façade de Saint-Jacques, nous annonce l'Espagne chrétienne, mais rien ne semble y rappeler l'Espagne arabe. Pourtant, si l'on monte dans les tribunes, on y découvre des chapiteaux aux entrelacs sans relief, aux vives découpures, qu'on dirait forés au trépan. Ces chapiteaux, pareils à ceux de Moissac, témoignent des mêmes influences musulmanes.

Nous savons par le *Guide* du XII^e siècle que la route conduisait le pèlerin de Toulouse à Saint-Guilhem du désert. Elle passait certainement par Saint-Pons de Thomières, où se trouvait un célèbre prieuré de Cluny qui accueillait le voyageur. Elle atteignait ensuite la belle vallée de l'Orb, qu'elle suivait pendant plusieurs lieues. C'est au bord de cette route que s'élève, tout près de Lamalou, l'église romane de Saint-Pierre de Reddes. Son portail est surprenant, car le linteau est décoré tout entier d'une lettre arabe indéfiniment répétée, qui donne l'illusion d'une inscription en caractères coufiques. Une croix en lave sombre, incrustée dans le tympan, nous avertit que ce singulier monument n'est pas une mosquée, mais une église.

De la vallée de l'Orb, le pèlerin atteignait la vallée de l'Hérault. Là, dans une gorge étroite, près d'âpres rochers, sous une lumière d'Afrique, apparaît une église dorée par les siècles. Elle s'élève sur le tombeau d'un héros épique, canonisé par l'Église, Guillaume d'Aquitaine, que les poètes appellent Guillaume-au-court-nez. Cette église de Saint-Guillaume du Désert imite, à l'extérieur, le décor des églises lombardes. Mais les chapiteaux qui ornent les fenêtres de l'abside ont un aspect singulier. Ce sont des chapiteaux en forme de cube, qui se retrécissent tout d'un coup, et deviennent circulaires comme la colonne qui les porte ; un réseau de palmettes et d'entrelacs sans relief les enveloppe. Ce ne sont là ni des chapiteaux lombards, ni des chapiteaux français, mais des chapiteaux d'inspiration arabe. On en retrouve de presque semblables, deux cents ans après, à l'Alhambra de Grenade, dans la cour des lions, ou à Fez, dans la Medersa Attarine. Ainsi, Guillaume, le vieux champion de la chrétienté contre l'Islam, avait autour de son tombeau des chapiteaux arabes : s'il eût pu le savoir

d'avance, il est probable qu'il n'en eût été nullement choqué, car les poètes nous assurent qu'il avait épousé une belle captive musulmane (1).

Voilà ce que l'Espagne arabe a donné à l'art roman de la France. Ce ne sont, on le voit, que quelques ornements. Les Arabes, qui ne voulaient pas leurs mosquées, n'avaient pas grand chose à apprendre à nos architectes du XII^e siècle, déjà si savants. Mais les Arabes avaient le génie du décor, et ils savaient mettre dans leurs gracieuses fantaisies un charme irrésistible. La France leur emprunta quelques-unes de leurs lignes sinueuses. Le voyageur qui a entrevu le monde de l'Islam, reconnaît ces imitations avec délice : elles mettent sur nos graves églises romanes un rayon de l'ardente lumière du Sud. Mais l'historien en sera plus touché encore que l'artiste, car ces formes font reparaître à ses yeux des pages à moitié effacées de notre histoire. Cette grande épopée du pèlerinage de Saint-Jacques et de la lutte contre les Maures n'est pas seulement dans la *Chanson de Roland* : elle est écrite au front des vieilles églises de la route d'Espagne ; elle est écrite au transept de Cluny, au clocher de la Charité-sur-Loire, à la façade de Notre-Dame du Puy. Ces grandioses monuments que nous admirions, en devenant pour nous, non seulement plus beaux, mais encore plus vénérables.

ÉMILE MÂLE.

(1) Indiquons encore brièvement quelques imitations de l'art arabe sur les routes de pèlerinage. La voie romaine, qui amenait de Clermont à Périgueux les pèlerins de Saint-Jacques, nous montre sur son parcours ou dans son voisinage des portails et des arcatures polylobés à Meymac, à Palisse, aux Rosiers d'Egletons, à Tulle. A Brive, qui est sur la même route, les chapiteaux du porche de l'église Saint-Martin, comme Viollet-le-Duc l'avait déjà remarqué, rappellent les chapiteaux arabes. Une autre route conduisait de Limoges à Cahors et à Moissac les pèlerins de Saint-Jacques qui voulaient s'arrêter au sanctuaire de Rocamadour. Cette route est, elle aussi, bordée d'églises dont les portails sont polylobés : Lubersac, Vigecis, Allasac, Noailles. La cathédrale de Cahors nous montre également l'arc triflé.